

Le sens du dialogue interreligieux
Entrevue avec Jean Mouttapa

Relations

société politique religion

NUMÉRO 713
DÉCEMBRE 2006

Les veines ouvertes de l'Afrique



À qui profite l'extraction minière?

La filière de la spéculation

Les mains sales du Canada

Complices malgré nous

4.95 \$



ARTISTE INVITÉE :
MARIE-DENISE DOUYON

Marie : figure libérante ou aliénante?

Dans l'Église catholique, la piété et la doctrine mariales entretiennent une idéologie conservatrice au sujet des femmes.

LOUISE MELANÇON

L'auteure, théologienne, est membre de la collective L'autre Parole

Bien que le personnage de Marie, la mère de Jésus, soit présent de manière plutôt discrète dans les écrits du Nouveau Testament, le culte marial s'est surtout développé au milieu du deuxième siècle et, largement, à partir d'écrits « apocryphes » qui racontaient son enfance et mettaient en lumière sa pureté absolue et sa virginité perpétuelle.

UNE RELECTURE HISTORIQUE

Les sciences des textes anciens ainsi que les sciences humaines de la religion nous permettent maintenant d'approcher cette réalité d'un point de vue critique. Les récits concernant Marie ont emprunté des formes mythiques existant à l'époque, autant dans le monde juif que dans le monde grec, comme l'état de virginité des mères de personnages héroïques ou célèbres, ou l'annonce d'un grand événement par des personnages spirituels, prenant des apparences diverses.

Par ailleurs, la doctrine mariale s'est élaborée aux IV^e et V^e siècles autour des conciles de Nicée (325) et d'Éphèse (431), en relation avec la filiation divine de Jésus : l'enjeu était la vérité de l'Incarnation de Dieu en Jésus, par rapport aux nestoriens qui en faisaient un être uniquement surnaturel. Marie fut alors définie comme la « Theotokos », la mère de Dieu. Les Églises orthodoxes ont gardé davantage cette dimension christocentrique de la dévotion à Marie ; dans le catholicisme, on parlera aussi de maternité universelle.

On en vint cependant à donner à Marie un statut quasi d'intermédiaire entre Dieu et les humains, ce qui sera contesté par le protestantisme. Comment ne pas y voir l'influence du culte à la Déesse Mère, ou à la déesse Artémis qu'on vénérât à Éphèse, par exemple ? Les dévotions populaires ont pu chercher à imposer une figure féminine du divin par rapport à un Dieu trop masculin. La perspective féministe récente a d'ailleurs mis en lumière la présence, dans l'Ancien Testament, d'une dimension féminine du divin – à travers la Sagesse – qui a pu être reprise dans la dévotion à la Vierge-Mère. L'image idéalisée de la femme, dans le phénomène de l'amour courtois, au Moyen Âge, a donné le vocable de Notre-Dame à tous ces lieux de culte à la Vierge, dont certains présentent des vierges noires qui rappellent les cultes anciens.

Par la suite, et surtout au XIX^e siècle, la doctrine mariale, dans l'Église catholique, prendra une ampleur surprenante qui aboutira à la proclamation des dogmes mariaux. À travers ce phénomène, on peut constater l'utilisation d'un modèle féminin centré sur la soumission des femmes dans la société patriarcale, leur rôle magnifié de mère dans la famille, et la conception bourgeoise de la féminité de l'époque qu'on cherche à imposer dans l'éducation des filles. Le culte marial s'est donc modifié à travers une idéologie sociale et religieuse.

DES CONTRADICTIONS

Malgré les efforts de l'Église catholique pour ramener la dévotion à Marie dans une perspective christologique, surtout au concile Vatican II, son enseignement – comme on l'a bien vu avec Jean-Paul II – demeure prisonnier d'une contradiction entre l'idéalisation de la femme et le maintien de la division rigide des rôles entre hommes et femmes.

La raison en est que la femme y est définie essentiellement par sa capacité de mettre au monde un enfant. La maternité, physique ou spirituelle, est donc la vocation de la femme comme celle de Marie a été de donner naissance à Jésus, de devenir la mère de Dieu. De cette façon, la femme jouit d'une supériorité par rapport à l'homme : Jean-Paul II parle même de « génie ». En même temps, selon la Genèse, elle a été donnée comme « une aide » pour l'homme. Elle serait donc à la fois supérieure et subordonnée. L'ancien préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, Joseph Ratzinger, retenait chez Marie « la disponibilité à l'écoute, à l'accueil, à l'humilité, à la fidélité... » comme ce qui concerne tout baptisé. Mais « il appartient de manière caractéristique à la femme de les vivre avec une particulière intensité et avec naturel » (cf. sa lettre du 31 juillet 2004). Aussi, les fonctions ecclésiales continuent-elles de s'exercer dans un système hiérarchique où les femmes ne peuvent représenter le Christ. La piété et la doctrine mariales, dans l'Église catholique, entretiennent ainsi une idéologie conservatrice au sujet des femmes. ●



Marie, la mère de Jésus, est un personnage autour duquel se sont toujours joués, au sein du christianisme, de vifs débats théologiques et idéologiques. Entre, d'une part, une critique rationaliste de la piété mariale qui a cherché à gommer ce visage féminin de

la religion populaire et, d'autre part, son exaltation désincarnée servant les fins du discours patriarcal dans l'Église catholique, est-il possible de retrouver, en Marie de Nazareth, une femme libre et inspirante pour les croyantes et les croyants d'aujourd'hui?

Pour que Marie soit ou redevienne une figure libérante, faut-il « briser la statue » dans laquelle l'idéologie patriarcale et une certaine piété populaire l'ont enfermée?

MARIE GRATTON

Pour répondre à cette question, ouvrons les Évangiles. Nous y trouverons quatre portraits de Marie, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont fort différents. Peut-on imaginer en effet figures plus contrastées que celles que nous présentent Matthieu et Luc d'une part, Marc et Jean d'autre part?

DES FIGURES CONTRASTÉES

Selon Matthieu, dans ses deux premiers chapitres, Marie évolue dans l'ombre de Joseph, dépositaire de l'honneur de sa fiancée enceinte, puis gardien et protecteur de l'enfant qui naîtra d'elle et dont la vie est très tôt menacée. En songe, un ange lui indique la conduite à adopter; à l'homme incombent les responsabilités.

Dans ses récits de l'enfance, Luc place Marie au centre: c'est avec elle que le Ciel transige pour obtenir sa collaboration au plan divin. Sans son *fiat*, point de naissance du Messie. Il fallait en outre à l'évangéliste une solide audace pour placer le *Magnificat*, cet hymne subversif, dans la bouche d'une femme.

Marc ne fait pas la part si belle à Marie. En mère inquiète et peut-être un peu possessive, elle cherche, avec les siens, à ramener Jésus à la maison. À parcourir les routes en dérangeant les bien-pensants, il risque trop, estime-t-elle. Lui, paraît plus attaché à ceux qui le suivent qu'à sa mère.

De son côté, et semblant prendre le contre-pied de Marc, Jean fait de Marie celle qui, à Cana, pousse son fils à réaliser sa mission. Au pied de la croix, c'est l'Église naissante qui, à travers Jean, lui est confiée.

Il est clair que la tradition a privilégié une image de Marie qui venait appuyer le système patriarcal, reflétant en cela le milieu culturel et religieux dans lequel le christianisme est né et s'est développé. Luc, celui qui souligne avec le plus de force la liberté et l'autonomie de Marie, a néanmoins fait l'objet d'une interprétation sélective et, osons le dire, tendancieuse. Ce que la tradition a choisi de nous proposer comme modèle marial, c'est celui de la jeune fille humble, soumise et silencieuse. Or, elle parle! Elle dira *fiat*, mais pas avant d'avoir posé une question qui appelle une explication. «Servante», soit, mais du Seigneur. Ce n'est pas rien. «Humble», mais néanmoins consciente que Dieu a fait pour elle des merveilles et que les générations la célébreront. Mais n'est-ce pas avant tout l'expression de son autonomie et de sa liberté qui devrait nous frapper sous la plume d'un écrivain du premier siècle?

Qu'on m'entende bien: je ne prétends pas retrouver chez aucun des évangélistes un authentique et complet portrait de Marie. Chacun a tracé le sien en tenant compte de son milieu de vie, de sa vision du monde et du public auquel il s'adressait. N'est-il pas normal de lire leurs récits et de les interpréter à la lumière des aspirations

et des besoins de notre temps, comme eux ont cru bon de les rédiger à leur époque?

UNE FEMME DEBOUT

Nous aimerions pouvoir dire: «Que la vraie Marie se lève!» Abandonnons cette chimère. Les textes évangéliques, dont l'Église peut difficilement contester l'autorité, nous offrent des traits capables d'inspirer les femmes et les hommes de notre temps. C'est dans les récits de l'Annonciation et de la Visitation que nous les trouvons. Cette jeune femme demande qu'on l'éclaire avant de s'engager. On ne lui impose pas un destin; elle accepte librement une mission. Son *Magnificat* est un manifeste révolutionnaire. Les puissants ont mis le monde à l'envers; en se portant au secours des faibles, Dieu aime le remettre à l'endroit. Solidaire de son fils, mourant pour avoir parlé de son Père avec une liberté souveraine, elle se tient debout au pied de la croix. Qui sait si ce goût de la parole libérée, Jésus ne l'a pas appris de sa mère? Si nous choisissons de «briser la statue», d'extirper Marie du moule patriarcal, nous la verrons enfin comme une femme libre devant les redoutables défis de la vie et de la foi, comme une sœur nous entraînant à la liberté qui sied aux enfants de Dieu. ●

L'auteure est professeure retraitée de la Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke